

C'est un village comme il en existe des dizaines d'autres sur les hauteurs de la cordillère des Andes. L'électricité y est rare, l'eau courante inexistante. Au milieu des maisons au toit de tôle, se dresse les vestiges d'une église, bâtie en des temps de plus grande ferveur. Désormais, seul un mur est encore debout, veillant sur l'herbe verte qui pousse dans l'ancienne nef. Ce n'est pas là mais au cimetière que la Messe est célébrée, en ce jour où le prêtre est de passage. Au cimetière pour honorer les défunts et prier pour les âmes des morts. A l'issue de la liturgie, quelques hommes au visage cuivré et buriné, comme celui des Incas de Pizarro, viennent trouver le célébrant : « *Padre*, nous avons une demande à vous faire, *por favor* ! »...que peuvent-ils bien avoir en tête, ces paroissiens de haute montagne et de grande pauvreté ? Veulent-ils plus de vêtements et de nourriture dans les arrivages de bienfaisance ? Ou bien une venue plus fréquente du médecin et de son dispensaire mobile ? Ou la construction d'un petit collège, afin que les enfants de la bourgade ne soient plus obligés de partir toute la semaine dans la ville voisine ? Non, rien de tout cela... « *Padre*, accepteriez-vous de nous aider à reconstruire notre petite chapelle ? Car, voyez-vous, depuis qu'elle est en ruines, depuis que nous n'avons plus de lieu où nous rassembler pour prier ensemble, le village est divisé : les gens ne se parlent plus, ils se jalourent et se font la guerre... »

Cette petite histoire, même si elle en a toute la fraîcheur et la beauté, n'est pas un conte mais une anecdote véridique, que nous a rapportée le Père Augustin, lors de sa venue à Besançon, samedi dernier. Cette petite histoire, même si elle porte une véritable leçon évangélique, n'est pas sortie de l'imagination féconde d'un missionnaire ou d'un catéchiste : elle vient du tréfonds de l'âme de ces hommes nés sous le froid soleil du Pérou, qui, sans avoir jamais beaucoup fréquenté l'école ou le catéchisme, ont tout compris au cycle de la charité. Pour faire l'unité, je dois voir plus grand que mon seul plaisir, mon seul intérêt, mon seul attrait qui me feront apprécier les uns, délaisser et détester les autres. Pour aimer mon frère, je dois le placer – et moi avec lui – sous le regard aimant de Dieu. C'est en Dieu seul dont l'Amour est universel, que peut se réaliser cette concorde entre tous les hommes.

Pendant cinquante ans, pour discréditer l'importance de la prière et des sacrements dans la vie chrétienne, on a répété jusqu'à la nausée cette petite ritournelle : « Oh, je connais des personnes qui ne vont jamais à la Messe et qui ont bien plus de charité que nombre de pratiquants qui sont de vraies langues de vipère, à peine sont-ils sortis sur le parvis de l'église ». Arrangeant refrain qui permettait en toute bonne conscience de dormir le dimanche matin ! Mais refrain qui ne résiste pas à la sagesse humble et profonde de ces paysans du haut des Andes qui ont saisi, par

expérience concrète et intuition du cœur, que la véritable unité se fait uniquement dans le Seigneur.

Le drame, en effet, de ces « pratiquants – langues de vipère » n'est pas qu'ils pratiquent mais, plutôt, qu'ils n'aient rien compris à la foi qu'ils pratiquent, à la liturgie qu'ils célèbrent. Qu'ils n'aient pas entendu l'appel que saint Paul leur adresse, nous adresse tout spécialement : « comme des élus de Dieu, saints et bien-aimés, revêtez des sentiments de tendre compassion, de bonté, d'humilité, de douceur, de patience, vous supportant mutuellement et vous pardonnant, si l'un d'entre vous a quelque grief contre un autre ; de même que le Seigneur vous a pardonné, pardonnez, vous aussi. » Le fait d'être chrétien ne nous place pas au-dessus des autres mais nous met à leur service. Comme le Christ venu non pour être servi mais pour servir. Le fait d'être chrétien ne nous autorise pas à abonder dans le jugement et la condamnation du prochain : il nous introduit dans la logique de la miséricorde. Nous qui avons bénéficié de la miséricorde, nous sommes appelés à faire miséricorde. Et, ainsi, sur le pardon mutuel, sur l'humble esprit de service, se bâtit une unité nouvelle, inaccessible aux seules forces de l'homme. Comme une modeste chapelle que l'on bâtit sur les sommets de la cordillère des Andes. Si nous sortons de la Messe, en semant de l'ivraie, la faute n'en est pas au Maître du domaine mais à notre propre incohérence car c'est uniquement du bon grain qu'il avait placé dans nos cœurs, dans nos mains et sur nos lèvres.

Alors, sans doute, ne suffit-il pas d'un seul dimanche, d'une seule prière pour devenir de parfaits cœurs de miséricorde ; mais il faut, en tout cas, ne jamais renoncer à vouloir le devenir. Peut-être que l'ivraie, souvent semée, mettra des années à mourir ; peut-être que mon attitude mettra des années à changer ; peut-être que l'unité, toujours fragile, mettra des années à paraître. Souvent, je me coucherai, le soir, en me disant : « encore, aujourd'hui, une occasion perdue ! » Mais l'essentiel est de me dire : malgré tout, demain, je réessaierai. Sans me résoudre à être avare de charité et de bienveillance à l'égard du prochain difficile et exaspérant. Sans me décider à l'exclure à jamais du champ de la patience et de la miséricorde. Avant même l'attitude extérieure, c'est dans le cœur que tout se joue. Le plus beau cadeau que je puisse faire au prochain – et notamment à celui qui déchaîne ma colère – c'est de ne pas le classer définitivement dans la catégorie des irrécupérables, des in-aimables, des impardonnables. C'est de ne pas me classer définitivement, à son égard, dans la catégorie des hommes sans miséricorde et sans espérance. La parabole de ce dimanche nous le dit : ce n'est pas à l'ivraie d'avoir le dernier mot mais au bon grain. Les cœurs simples et droits du Pérou nous le répètent : ce n'est pas à la division, à la « zizanie » (qui est le nom grec de l'ivraie) de l'emporter mais à la charité, dans une chapelle

rebâtie sur la meilleure des fondations : le désir sincère d'être tous unis dans le Cœur de Dieu qui, à tous, a fait miséricorde.